

## RÉDEMPTION

Il était une fois un vieillard qui n'avait aucune parenté, il vivait seul sur la terre où régnait une famine comme aucune mémoire d'homme ne gardait le souvenir. De toutes les directions, d'Ukraine, de Biélorussie, de Lituanie, de Bohême, de Volhynie, affluait une armée de mendiants qui prophétisait la fin du monde et de tout ce qui vit sous le soleil. Dans les contrées occidentales, la mort noire faisait son apparition. Des cavaliers brandissant des sabres ensanglantés débouchaient de l'Orient.

Le vieillard errait à travers champs, en quête de racines dans la terre aride. Sous un arbre desséché, il trouva un enfant qui mourait de faim.

Il prit dans ses bras le garçonnet endormi et l'emmena dans sa cabane. Il alluma du feu dans le foyer, fit cuire le peu de grain qui lui restait et plaça une écuelle de nourriture devant le petit qui la contempla de ses grands yeux clairs, n'en prit aucune bouchée, puis se rendormit. Il souriait, heureux, dans son sommeil; sans aucun doute, son âme se réjouissait du chemin qui l'attendait. Le vieil homme passa la nuit et le jour suivant à veiller la créature divine; des larmes coulaient le long de son visage.

Dans son récit *Errance d'une âme*, Mendele Mokher Sepharim<sup>1</sup> écrit qu'il existe un instant pendant lequel le corps appartient encore à ce monde mais où l'âme est déjà partie à la recherche de sa place dans les cieux. Le vieillard s'était pris d'amour pour l'enfant; cette affection constituait la seule lueur dans les ténèbres de sa vie insupportable. Jeune ou vieux, l'être humain ne peut se passer de lumière. Et là, dans cette misérable cahute, elle s'éteignait lentement.

Le vieillard ne savait quoi faire. Il marcha jusqu'à un carrefour et s'assit près d'un rocher. Il méditait : « L'univers est rempli de souffrances et de maladies. Partout, on voit des estropiés sans bras, sans jambes, sans langue, sans yeux. Ils rampent sur le sol et lèvent la tête vers des cieux aveugles et sourds. Ceux qui ont perdu la raison errent sur les routes. Je m'incline devant l'œuvre insondable, dont on ne peut découvrir ni le but ni le sens. Mais il est une chose que je ne peux accepter : la mort d'un enfant. C'est l'injustice suprême. S'il existe une seule possibilité de rédemption, je suis prêt à tout assumer. »

---

A ce moment-là, un voyageur s'arrêta à la croisée des chemins. Visiblement, il venait de loin. Il s'assit près du vieil homme. Ils allumèrent leurs pipes, bourrées de barbe de maïs séchée, et fumèrent en silence. Enfin, l'inconnu prononça : « Ta prière a été exaucée.

Il lui tendit une cassette sertie d'or et ornée des lettres sacrées où était enfermée l'âme de l'enfant. Le vieillard retourna dans sa cabane, ouvrit le coffret; une ombre ou un léger souffle de vent traversa la pièce pour s'arrêter à côté du lit; l'enfant s'éveilla.

A compter de ce jour, les pires maladies s'abattirent sur le vieil homme. Ses entrailles s'embrasaient, ses yeux enflaient, son corps se recouvrit de plaies purulentes. Le petit garçon aux grands yeux, pâle et diaphane, se tenait à son chevet, essayait son front brûlant et trempé de sueur, lui donnait à boire. Parfois, il chantait d'une voix douce et mélodieuse et les voisins s'approchaient de la fenêtre pour l'écouter.

Quand le vieillard se releva, tout le monde fut effrayé par son apparence. Son visage et ses bras étaient rongés de croûtes pestilentielles, il n'avait plus de dents. Il s'appuyait sur un gourdin de chêne, de l'autre main, il se retenait à l'enfant. Ils s'en allèrent ainsi en mendiant, de village en village; à la vue du lépreux maudit et du jeune garçon incroyablement beau qui l'accompagnait, chacun éprouvait de la compassion.

Un matin, lorsque le vieillard s'éveilla, son jeune compagnon avait disparu. Le pauvre homme poursuivit seul son chemin, interrogeant les gens à la ronde. Nul ne savait où se trouvait l'enfant et ce qui lui était advenu.

Quand le Chofar<sup>2</sup> retentit, tous les Juifs se ruèrent hors de leurs demeures. Dans le ciel voguaient des nuages qui prenaient la forme des merveilles du monde. De grandes architectures, faites d'une brume semblable à la toile de l'araignée, s'écroulaient sans bruit. Les océans célestes englutissaient toute l'histoire connue de la terre.

Les mères sortaient des maisons leurs nouveau-nés qui hurlaient, effrayés par le son lancinant de la corne. Les bien-portants évacuaient les malades sur leur dos ou sur des brancards fabriqués à la hâte. Les impotents que personne n'aidait, se traînaient sur le sol. Les orphelins en haillons se pressaient à l'avant du cortège. Les centaines avaient revêtu leurs vêtements mortuaires, prêts depuis longtemps, heureux de voir enfin s'interrompre leurs malheurs.

Le vieillard boitait en tête de la colonne. Le monde n'était qu'ordures et injustices. Lui aussi, on l'avait trompé. Il ne regrettait donc pas de voir la fin du monde. Cependant, une larme se forma au creux de ses paupières sèches. La dernière qui lui restait depuis la disparition de

---

l'enfant. A cet instant, quelqu'un l'effleura tendrement. Le jeune garçon se tenait à ses côtés, tout resplendissant d'une lumière qui « s'élève comme l'aube et brille de l'éclat du soleil, grandiose et pure », ainsi que l'a chanté l'illustre Salomon Ibn Gabirol<sup>3</sup>.

Il étreignit le vieillard. Un souffle ardent les emporta dans les hauteurs, les transporta à travers de nombreux corridors; devant eux s'ouvraient les grandes et les petites portes, un feu noir jaillissait de toutes parts et le tonnerre grondait. Ils rejoignirent enfin un espace infini où il n'existe plus ni faim ni souffrance, où il n'y a plus rien que l'éternité.

Et en bas, loin en bas, à une distance qui n'a pour mesure que l'éternité, sur la sombre planète qui agonisait, les portes de la Géhenne s'ouvraient, les ouragans et les tremblements de terre soulevaient la poussière et les cendres, ramenant un chaos originel qui durerait cinquante mille ans.